CHAPITRE SIXIEME.

AMBIANCE INSULAIRE.
HENRI DAVIGNON

Deux de nos enfants ont vu le jour pendant notre exil. Jacqueline, en juillet 1915, dans la défaite presque consommée des alliés, Julien en janvier 1919, après la victoire déjà compromise par les tractations autour du futur traité de Versailles. L'un fut baptisé en l'église de l'Oratoire dans le quartier de Brompton, l'autre en la cathédrale catholique de Westminster. Entre ces deux naissances s'inscrivent les images d'un bonheur familial complet, malgré nos anxiétés quant au sort des nôtres restés en Belgique et la douloureuse épreuve de la mort subite de mon père, survenue à Nice en mars 1916. Autour de ces images, mêlés à elles, les paysages sont tous marqués d'une ambiance insulaire. Il m'est impossible de les en séparer. La nature, la cité y baignent, et avec elles quatre années de ma vie jusque dans ses impressions les plus intimes.

Après le logement précaire de Muswell Hill, nous eûmes la jouissance d'une charmante maison prêtée par une généreuse Anglaise, Mrs O'Gilvie. Notre légation de Londres avait reçu quelques offres de résidences meublées pour y loger, sous sa responsabilité, des réfugiés recommandables. La veuve d'un ancien gouverneur de colonie africaine, Lady Lugard voulut faire davantage. Préoccupée du sort de certaines familles habituées à un confort, ou tout au moins à une compagnie en rapport avec leur rang social, elle songea à monter plusieurs « maisons pour gens du monde » dans le quartier aristocratique de Londres. Une somme recueillie parmi la *gentry* servirait à leur entretien, sur un mode modeste sans doute, mais non dénué de protocole. L'expérience répondit mal au vœu de l'excellente lady. L'aristocratie belge est faite d'habitudes, comme de vertus bourgeoises. Dans la médiocrité elle préfère tout à la confrontation du malheur. Un système de prêts d'honneur, organisé par quelques Belges avec l'aide d'un fonds commun, s'avéra plus efficace. Les « maisons » de Lady Lugard se fermèrent une à une et nul ne dira les tempêtes silencieuses, les querelles intimes dont elles furent le réceptacle.

13 *Buckingham gate !* La situation de notre logis momentané, dans le voisinage du Palais Royal et devant le parc de Saint James, était charmante. Grâce à la prévoyance paternelle, nous arrivions tout juste à subvenir à nos besoins. L'abandon de tout loyer pendant dix mois venait fort à point. Mrs O'Gilvie poussa la délicatesse jusqu'à nous prêter une servante et le soir de notre installation tout avait même été prévu par elle pour le dîner. En me rendant chaque matin à mon bureau de la cité, je longeais le beau jardin, sur lequel empiétait une caserne pleine de grands soldats dressés à cette discipline britannique qui en fait de si parfaits automates. Je m'engouffrais ensuite dans la première bouche de métro, à moins que je ne préférasse grimper sur le *buss* de *Victoria Station*. Si un travail personnel m'absorbait, j'y consacrais la matinée dans le cadre *chippendale* de la jolie salle à manger-fumoir du rez-de-chaussée.

Après la naissance de notre cinquième enfant, le bon docteur Bevan recommanda un changement d'air. L'expression est classique : *take a change*. Le conseil vaut en de multiples occasions. Il répond au besoin de diversion dont les Anglais se sentent pressés à intervalles réguliers. C'est ce qui les fait si aisément

quitter leur *home*, le prêter, le louer avec tous leurs souvenirs personnels. La Grande Bretagne dispose sur son sol de tous les contrastes appropriés. La mer et la montagne, la forêt et la vallée, les lacs et les rivières, autant de sites faits pour apporter le renouvellement cherché.

L'architecture est moins variée. Elle offre une série de types qui se retrouvent partout dans leur divergence ordonnée. Mais ce qui ne change point c'est la disposition intérieure des appartements, le décor et jusqu'à la composition de la bibliothèque. Cet arrangement est le signe de la stabilité foncière d'une race dont les apparentes fantaisies ne dépassent pas un changement d'horizon.

Les environs de Londres suffisent d'ailleurs à offrir un grand nombre de sites variés. Pour la somme modeste de trois guinées par semaine, un vieux couple nous céda à Walton-on-Thames dans le Surrey, une villa avec jardin qui acheva notre acclimatation insulaire. *Pinewold*, c'était le nom de la résidence, devint pour nos enfants et nous, jusqu'au delà de Noël, une sorte de paradis terrestre. Quelques arbres, deux pelouses, une bordure de fleurs vivaces, une haie de houx. Par dessus, le ciel changeant avec des nuages

voguant comme des vaisseaux. Et la saturation de l'air par une humidité traversée de lumière. A bicyclette, en canot plat, nous avons beaucoup parcouru la région, à chaque week-end. Bienheureux loisir, imposé à la communauté par le rite social ! La guerre n'a point réussi à l'interrompre. Les Allemands y comptaient. Certains de leurs coups de surprise, empruntaient le samedi après-midi, « quand Sir Edward Grey s'en allait pêcher la truite... »

Je reconnais avoir dû beaucoup à cette suspension de trois jours dans l'ordre du labeur continu. Point au bénéfice de la paresse, car je n'ai jamais aussi bien travaillé que certains samedi, dimanche et lundi matin. Mais c'était dans la joie de la campagne. Cette joie est partout, partagée comme un état de grâce par les promeneurs déversés par l'immense cité. Elle s'abstient comme d'un péché de nuire aux arbres, aux fleurs, aux pelouses... Que nos compatriotes n'ont-ils tous l'occasion d'aller faire leur stage outre-mer ?

1916 nous ramena à Londres où nous logeâmes, cette fois, entièrement à nos frais, dans une modeste maison de Elmparc Gardens. Les riverains d'un jardin clos possédaient chacun une clef leur donnant accès aux pe-

louses et aux allées communes. La vie belge en Angleterre s'organisait par la mise au travail des réfugiés. Il y en avait plus de deux cent mille. La plupart ne demandaient qu'à s'employer. Mais on se heurtait au préjugé des *Trade-Unions* quant à la concurrence étrangère et surtout quant au sabotage des règles conquises en vue d'un travail modéré et limité. Il fallut ouvrir des usines spéciales, dirigées et financées par des Belges. Les quelques bourgeois désœuvrés se réfugièrent dans les rares cafés découverts dans la cité et ils y ronchonnaient à loisir.

Certains quartiers devinrent l'apanage de Belges. On vit s'établir, à l'horreur des insulaires, des boucheries chevalines, alimentées par de vieux pur-sang parvenus au terme de leur carrière sportive, aptes à finir dans ce « filet d'Anvers » fumé, si savoureux en tranches fines. Un grand nombre de comités groupaient à Glasgow, à Birmingham les communautés locales de nos compatriotes. A Londres, un « Comité officiel belge » s'évertua à reprendre, dans une douce impuissance, le joli jeu parlementaire. Edmond Carton de Wiart en fut le secrétaire général sans arriver à se le persuader tout à fait. Il siégeait avec plus d'aisance à la Banque Belge pour l'étranger

et servait de correspondant en Angleterre à la « *Commission for relief in Belgium* », fondé par Herbert Hoover et qui était étroitement unie au « Comité National de Ravitaillement » fondé en Belgique même par le dictateur Francqui.

Le président du Comité officiel belge était le comte Goblet d'Alviella, devenu ministre sans portefeuille dans le cabinet du Havre et particulièrement bien acclimaté, comme franc-maçon du plus haut grade dans l'ambiance du libéralisme britannique. Il ressemblait à un grand épagneul fatigué. Emile Vandervelde siégeait par intermittence, au cours de ses séjours à Londres, où il retrouvait sa femme, née Lalla Speyer. Celle-ci, touchée de la grâce patriotique, s'était montrée plusieurs fois sur des scènes de music-hall, étroitement moulée dans les plis du drapeau tricolore. Elle récitait avec un fort accent, sur une musique inédite du compositeur anglais Elgar, le poème d'Emile Cammaerts intitulé *Carillons*.

Le vrai manœuvrier de ce comité parlementaire fut Louis de Brouckère, un moment engagé aux aérostiers de l'armée belge. Les joues rouges, par dessus la barbe hirsute s'animaient à la pensée d'une victoire qui ne

pouvait, disait-il, profiter qu'au socialisme. Notre galerie politique se complétait du député radical Émile Royer, la lavallière au col, toujours prêt à donner dans le lyrisme quaranthuitard et du député catholique brugeois Eugène Standaert, l'œil soupçonneux, le col engoncé comme celui d'un héron. Les débats désordonnés prenaient soudain une allure protocolaire, les jours où le « Délégué du gouvernement britannique » paraissait. Délégué officieux, chargé de traduire en haut lieu les vœux exprimés. C'était un excellent type d'arriviste secondaire. Il s'appelait sir Ernest Hatch, était baronnet et portait, en ces circonstances, une jaquette grise, fleurie d'un œillet rouge, ce qui avec le monocle et les larges cravates en forme de plastron, avait le don d'exciter la verve de la seule femme membre du Comité, Mlle Gabrielle Marie Rossignon. A elle seule, elle en valait dix. Je la connaissais de longue date. Elle m'avait fait parler à la tribune du pensionnat pour étrangères qu'elle avait dirigé à Bruxelles, rue Gachard. Son génie, d'éducatrice, faisait merveille auprès des *flappers* de la haute société anglaise et américaine qu'elle déniaisait, désinsularisait et rendait ensuite à leur famille, munies de talents divers et de sujets de conversations multiples. Réfugiée elle aussi aux environs de Londres, elle s'était prise d'une passion débordante pour la réadaptation des mutilés. On avait pensé que ses initiatives bouillonnantes trouveraient à s'apaiser dans le sein d'un aréopage parlementaire. Elle rendit d'ailleurs de grands services en accroissant la confusion générale et en noyant dans un flot de paroles désordonnées les propositions intempestives. Quelques uns des membres du Comité officiel, et j'en étais, avaient compris que sa fondation avait été inventée pour servir d'exutoire aux récriminations inévitables et insolubles de la masse des réfugiés et de leurs porte-parole. Sir Ernest Hatch avec ses beaux habits et son large sourire en était convaincu tout le premier.

Quelqu'un qui ne se résigna point au débraillé relatif des séances, c'était Paul Lambotte, directeur des Beaux-Arts, surpris par la guerre au moment d'une exposition belge à Venise et qui avait été chargé du sort des artistes réfugiés. Il en était de grands et dignes de susciter l'intérêt des mécènes anglais. Lambotte était l'homme à leur servir d'introducteur. Le pli du protocole lui était naturel. Dans les assemblées mixtes il excellait à se lever pour promouvoir ou seconder

une motion, exprimant le vote de remerciement d'usage au président à la fin de la séance. A l'issue de la guerre il reçut une décoration britannique qui lui conférait le droit au titre de *sir*, ni plus ni moins que naguère *sir Peter Paul* Rubens ou *sir Anthony* van Dijck.

Victor Rousseau et Emile Claus étaient les deux artistes les plus éminents du monde des réfugiés. Le premier trouva en lady Diana Manners un modèle à la mesure de son art supra-sensible. Le second livra au brouillard de la Tamise une bataille qui se termina par une victoire éclatante. Embusqué dans une tourelle dominant le *Victoria embarkment*, il saisit les aspects fugitifs de la lumière sur le fleuve. Pas de plus grand contraste qu'entre ces deux hommes, accordés dans un amour égal de leur pays. Rousseau émacié, tout en mains, le regard perdu dans le rêve. Claus penché en avant comme un paysan sur la glèbe, l'œil plissé, attentif aux jeux multipliés du soleil et de l'eau. Aucun des deux ne parlait un mot d'anglais. Pour demander un ticket à la station du métro, le peintre s'amusait à forger par onomatopée des termes approximatifs. Il prétendait qu'il suffisait de prononcer d'une certaine manière les mots

flamands : *gekochte seidel* (oseille cuite), pour recevoir un billet à destination d'*Oxford circus*. Pour aller à *Marble arch*, il demandait un ticket pour *Marmelade*.

Deux musiciens, virtuoses l'un de l'archet, l'autre du clavier, Eugène Ysaye et Arthur de Greef, se partageaient la faveur des amateurs londoniens. Ils n'eurent qu'à paraître pour retrouver des auditeurs enthousiastes. Aux grands concerts organisés à l'occasion de chaque 21 juillet, on les promut interprètes du sentiment national. Ils prirent la chose comme un sacerdoce. Isaye avait des allures de mage bénisseur. Je me souviens d'une réunion préparatoire à l'établissement du programme de la solennité. Le violoniste en redingote y pénétra en retard. Tout naturellement, il étendit les mains et dit : « Restez assis, messieurs ».

Emile Verhaeren et Maurice Maeterlinck ne firent que passer par Londres. Le premier retrouvait dans la « cité tentaculaire » le souvenir de ses premières hallucinations. Reçu dans un château, à la campagne, il eut hâte de regagner Saint-Cloud. Il venait d'apprendre la dévastation en Hainaut de son « Caillou-qui-bique ». Il avait dû désavouer une lettre forgée par la propagande allemande et

dans laquelle, écrivant à Stéfan Zweig, il aurait marqué sa résignation à l'inévitable. Sa mort tragique à Rouen nous le fit célébrer dans une cérémonie commémorative présidée par sir Edmond Gosse.

Quant à Maeterlinck, ses lectrices enthousiastes n'eurent de repos qu'après l'avoir décidé à quitter la *riviera* pour paraître à Londres dans une manifestation charitable. Traîné par Georgette Leblanc, toujours prête à la mise en scène, il vint lire d'une voix sourde un papier qu'il tenait de ses deux mains gantées de blanc. On l'avait obligé à revêtir l'habit. Ses mains de tâcheron flamand tendaient à l'extrême la peau des gants où elles étaient au supplice. Personne n'entendit rien du texte, mais l'auditoire, composé par des femmes à qui la *Vie des Abeilles* et *la Sagesse et la Destinée* tiennent lieu de lecture spirituelle, n'en demandait pas tant. La contemplation du visage lumineux, maussade et étonné leur suffisait. Il fallut ensuite qu'elles se contentassent, comme nous, de causer avec Georgette. Maurice, subrepticement, sa corvée remplie, s'était éclipsé...

Nos orateurs attitrés eurent moins facilement l'oreille du public anglais. Le parlement nous en laissait plusieurs en disponibilité.

En France, ils commencèrent par s'en donner à bouche-que-veux-tu. Leur ambition était de se produire à Londres. Cela ne souriait qu'à demi à Paul Hymans qui cumulait admirablement un rôle diplomatique, réduit à peu de chose, avec l'art du speech impromptu, quoique soigneusement préparé, où il excellait. Malgré de rares talents la dualité au fond desservait l'efficacité de son action. Les diplomates éloquents ont généralement peu d'influence. S'il déplut à Clémenceau pendant la conférence de la paix, notre *leader* libéral plaisait à Londres par son urbanité, sa parfaite connaissance de la langue, l'excellente tenue de toute sa personne. Comme diplomate il n'approcha point de l'autorité de son successeur immédiat le baron Ludovic Moncheur qui était tout à fait dépourvu d'éloquence. Aussi correct, aussi bien habillé, aussi apte à manier la langue, Moncheur excellait en plus à « faire la bête ». Ses propos ordinaires frisaient le bégaiement. On le croyait inattentif, distrait. Ce fut un de nos agents les mieux informés. Chargé de démarches délicates, difficiles même, il était rare qu'il les manquât. Chez Hymans trop de paroles et de trop précises empêchaient ses interlocuteurs anglais de pratiquer le départ entre ce

qu'il était chargé de dire et ce qui était de son cru. Avec Moncheur, pas moyen de s'y tromper. Son texte lu ou récité, il partait dans un de ses accès de rire ou dans une de ces historiettes anodines qui composaient son attitude personnelle. Et souvent au cours de cette seconde phase de l'entretien, il obtenait le renseignement inédit qu'en réalité il était venu chercher. Par contre, devant les Belges réfugiés, Paul Hymans faisait figure d'homme d'Etat, Moncheur de gâteux précoce.

Jules Destrée, dont la femme s'était réfugiée à Londres et y avait fait, comme partout, de nombreux amis, venait en Angleterre entre deux campagnes oratoires en Italie. Poursuivi par le remords d'avoir quitté Charleroi en pleine bataille, il excipait de missions multiples et s'abritait volontiers derrière l'autorité du Roi Albert. Les foules italiennes, par la seule vertu de sa mimique expressive, par le seul jeu de son masque las et ravagé se laissaient enflammer, tandis qu'en des conversations particulières Lorand et Mélot, deux autres parlementaires en mal d'alibi, travaillaient efficacement les milieux maçonniques et vaticanesques. A Londres, Jules Destrée prononça deux ou trois discours sur l'effort italien. Le sujet ne plaisait pas aux Anglais,

toujours en défiance du prestige latin. Improvisateur né, Destrée frôlait souvent l'impair. Aussi n'étions-nous qu'à demi rassurés quant à l'effet produit. Henry Carton de Wiart réussit mieux, bien qu'il usât d'un français trop académique. Sa supériorité aux yeux des Britanniques venait de ce qu'investi d'un département ministériel tout ce qu'il disait répondait davantage aux lieux communs, attendus d'un ministre en exercice.

A plusieurs reprises le « gouvernement de Sa Majesté » délégua un de ses membres et même son premier ministre aux célébrations nationales belges. Nous entendîmes ainsi M. Asquith et M. Lloyd George. Le premier écrivait ses discours d'un bout à l'autre et les lisait le binocle au nez, le doigt sur le texte. Son style classique fleurait les meilleurs relents d'Oxford. La verve galloise du second ne s'accommodait d'aucun plan. Elle avait l'allure tantôt précipitée d'un torrent, tantôt sautillante d'un air de cornemuse. Tout y coulait ou y bondissait sur le thème de la politique et du sentiment. Au fond rien n'y avait d'importance. Pour entendre un véritable discours politique anglais, il fallait aller le chercher ailleurs dans un des grands clubs parlementaires rivaux, l'*Union*, ou le *Reform*.

Mieux encore dans une de ces assemblées hybrides, organisées par les non-conformistes, en vue d'une prise de position morale sur les buts de guerre, sur le rationnement, sur la conscription, sur l'ensemble de l'effort national.

J'ai entendu à ces occasions le marquis de Crew, lord président de conseil, le vicomte Gladstone, fils du grand et Arthur Henderson, chef des travaillistes. Quelle désillusion pour l'oreille ! Aucun apprêt dans le discours, aucun ordre apparent, le laisser-aller extrême jusque dans les gestes et une approximation verbale allant jusqu'à l'ânonnement. Par contre une prescience instinctive des vœux de l'auditoire et la prudence la plus extrême quant aux positions non établies d'avance.

A la Chambre des Communes, je n'ai assisté qu'à un discours sensationnel, celui de Winston Churchill, au lendemain du jour où, à la suite de l'échec de l'expédition des Dardanelles, il venait de quitter le poste ministériel de premier lord de l'Amirauté. En une fois j'ai compris l'attachement religieux de tout le royaume-uni envers l'institution mère, l'autorité résultant de la sincérité politique frisant le cynisme et la volonté de l'assemblée élue de tout couvrir en vue de sauvegarder l'honneur du pays. L'éloquence réelle de Churchill, une éloquence d'artiste et d'écrivain, rompu aux ressources secrètes du langage, associe curieusement la magnificence de l'expression à la crudité des aveux. En sortant d'avoir entendu cette confession de défaite, les députés paraissaient aussi satisfaits que s'il se fût agi de la célébration d'une victoire.

Je pus moins me rendre compte de l'activité spirituelle des milieux universitaires. La guerre les avait désorganisés. J'ai visité Oxford plutôt en touriste. A Cambridge, j'ai donné deux conférences. Et j'ai pris part à Edimbourg, à titre officiel, à la cérémonie jubilaire en l'honneur du professeur Saroléa.

Ce Belge, du Limbourg, était, par son mariage, le beau-frère de l'explorateur Peary. Depuis vingt-cinq ans, chargé du cours de littérature française à l'université écossaise, il venait de solliciter la naturalisation britannique pour accéder à la toge. On célébrait cette consécration à laquelle la Belgique et la France se trouvaient mêlées. L'Académie française avait accepté de se faire représenter à la cérémonie par son secrétaire perpétuel Etienne Lamy, mais un empêchement de santé le retint au dernier moment. Paul Hymans devait parler au nom de la Belgique,

mais il hésitait à tenir son engagement. Saroléa était sujet à de terribles incartades verbales. Et notre diplomate se souciait peu de les couvrir. Ayant assumé le soin de répandre plusieurs écrits de propagande du professeur, il m'avait invité à titre personnel et j'avais accepté de faire le voyage.

Finalement, je fus le seul personnage à débarquer du train. Au dernier moment la légation m'avait investi de l'honneur de la représenter officiellement, le jubilaire étant revêtu du titre de consul honoraire de Belgique. Saroléa ne me cacha point sa déception en venant m'accueillir à la gare.

— Il n'y aura que vous !

Mais d'ajouter aussitôt :

— Je compte sur vous pour parler au cours de la cérémonie dans le grand auditoire de l'université.

Je n'avais rien préparé. Ce fut la plus redoutable expérience de ma vie. Debout à la droite du Chancelier de l'université, entouré du corps professoral, clairsemé par la guerre, devant la foule des élèves, presque tous féminins, je me jetai à l'eau après une précaution oratoire prise en anglais. Après tout il s'agissait surtout de célébrer la langue française, langue de l'esprit, langue du droit, langue de

l'honneur. Dans une telle ambiance toute allusion à l'idéalisme de l'heure était applaudie d'avance. Cela suffisait à Saroléa qui, dans un long discours, se chargea de se célébrer lui-même.

Plus redoutable encore fut la soirée chez le jubilaire et sa femme. Ils habitaient dans le haut de la ville montueuse deux maisons entièrement tapissées, de la cave au grenier, de livres. Le sommeil même était obsédé par l'envahissement de la bibliothèque sur tous les murs, corridors, chambres à coucher comprises. Après le dîner le monde universitaire emplit le rez-de-chaussée. Et mon hôte, à l'improviste, me soumit à l'usage écossais du *heckling*. Me faisant placer devant le foyer, il m'interpella et convia les invités à me poser au hasard des questions. Les « colles » les plus imprévues, il me les poussa lui-même. Par exemple celle-ci :

— Qu'aurait fait Léopold II, à la place d'Albert ?

Je me tirai d'affaire comme je pus. Et je tins ma revanche le lendemain, au cours d'une visite à Glasgow. Saroléa y était, à mes côtés comme consul et c'était moi que la municipalité recevait à déjeuner. Après mille compliments à mon adresse, le sheriff se

tournant vers mon compagnon, demanda à brûle pourpoint :

— Quand aurons-nous le décompte des sommes récoltées par Mr. Saroléa pour être remises au Roi Albert ?

Car la générosité écossaise ne va pas sans une étroite comptabilité. Et l'amitié n'est jamais exempte d'une certaine rudesse. Saroléa aimait la boutade. Il me confia non sans volupté que, dans le premier mois de la guerre, il avait annoncé une série de conférences ayant ce titre : « Les Allemands sont les fils de Luther ».

Cambridge et Oxford sont les temples de l'humanisme courtois. L'accueil fait à nos professeurs exilés était dominé par le souci de leur assurer la satisfaction de leurs habitudes intellectuelles. Introduit par les Vander Essen, les De Visscher, les Fernand Dechamps, les Ch. Dejace dans plusieurs des plus anciens collèges, je garde comme le plus pur souvenir de l'ambiance anglaise l'écho des paroles échangées par dessus les tables de chêne, polies par les ans, alors que tout ce qui fait la grandeur de la civilisation était compromis par le recours aux armes.

Mais c'est encore une figure politique qui incarna le mieux à mes yeux le type de l'universitaire classique. Arthur-James Balfour

doit sans doute comme d'autres cambridgiens à la lignée de sa famille, à la destinée inscrite à l'avance dans la paume de sa main raffinée d'avoir accompli une grande carrière d'homme public. En remplissant par tradition les plus hautes charges de l'Etat, a-t-il jamais consenti à être autre chose qu'un grand lettré rêveur, expert au balancement des idées ? Au plus fort de la lutte, au milieu de l'extraordinaire embrouillamini des tractations de paix, son visage candide, encadré de favoris jadis blonds reflétait l'ingénuité savante de l'homme que tout intéresse et qui, dans ce qu'exprime l'adversaire du moment, salue déjà une part de la vérité immanente dont il doit aujourd'hui défendre l'autre face. L'entendre dans un débat académique, c'était un délice. Au parlement, malgré tout, il se sentait gêné. Les yeux levés vers des étoiles invisibles, les mains accrochées aux revers du veston, ce conservateur poussait la courtoisie jusqu'à parer de toutes les facettes d'un langage châtié la thèse qu'il avait à combattre. Et quand il retombait ensuite sur la terre pour en montrer les déficiences et les vices, on sentait passer dans sa voix la mélancolie que tant de vraisemblance ne fût tout de même pas la vérité.

HENRI DAVIGNON
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

LA PREMIÈRE TOURMENTE
1914 - 1918

ÉDITIONS DURENDAL